

Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre

Denyse Baillargeon

Volume 6, numéro 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057724ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057724ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Cet article met en lumière de nombreuses similitudes entre l'histoire orale et l'histoire des femmes, tant en ce qui concerne les causes de leur émergence et de leur évolution, les critiques auxquelles elles se sont heurtées que les défis qu'elles ont posés à l'histoire traditionnelle. Il précise ensuite ce que cette méthodologie a révélé du fonctionnement de la mémoire, particulièrement celle des femmes, et de définir ses potentialités par rapport à une pratique de l'histoire qui tiendrait compte prioritairement de la dynamique des rapports de sexes.

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baillargeon, D. (1993). Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre. *Recherches féministes*, 6(1), 53–68.
<https://doi.org/10.7202/057724ar>

Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre

Denyse Baillargeon

Depuis Paul Thompson et *The Edwardians*, l'utilisation des sources orales en histoire, ce qu'on nomme généralement « histoire orale »¹, n'a cessé de gagner des adeptes. En matière de méthode, ce retour au sujet et à son vécu représente sans doute une des transformations majeures de la discipline historique des 20 dernières années. Sa réapparition après bien des décennies d'histoire quantitative s'explique, entre autres, par la conjonction de deux facteurs : le déplacement des problématiques traditionnelles de l'histoire et un certain désenchantement à l'égard des grands ensembles théoriques qui se sont avérés incapables de rendre compte de la multiplicité des expériences historiques. En effet, à partir du moment où l'histoire s'est ouverte à l'étude de groupes sociaux dominés, elle a été confrontée à deux réalités accablantes. D'une part, les comportements et les pratiques de ces groupes ne se coulaient pas volontiers dans les cadres étroits des modèles explicatifs les plus en vogue, tandis que, d'autre part, les sources écrites sur lesquelles l'histoire s'est construite comme discipline scientifique n'avaient souvent que bien peu à offrir pour raffiner nos connaissances à leur sujet. Autant pour combler les vides documentaires que pour comprendre le jeu des rapports sociaux dans toutes leurs dimensions, il fallait retourner aux acteurs et aux actrices de l'histoire².

On l'a dit et redit : les sources orales représentent un outil indispensable pour rendre compte de l'expérience de groupes absents des documents écrits. C'est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit des femmes qui ont aussi été majoritairement absentes de la sphère publique d'où émanent la plupart de ces sources. Le réaffirmer, c'est rappeler également que l'histoire des femmes a graduellement délaissé les problématiques de l'histoire traditionnelle pour proposer de nouveaux questionnements et finalement remettre en cause la façon même dont l'histoire a construit son objet. Méthodologie nouvelle au service d'un champ disciplinaire en construction, l'histoire orale et l'histoire des femmes ont en fait beaucoup plus en commun qu'il n'y paraît, à commencer par la

-
1. L'appellation « histoire orale » est assez ambiguë; Michelle Perrot et Alessandro Portelli, entre autres, ont suggéré l'emploi de l'expression « sources orales » qu'ils définissent respectivement comme : « des matériaux oraux pour l'histoire » et « The use of oral sources in history » (Perrot 1982 : 45; Portelli 1981 : 101).
 2. Au-delà de ces louables intentions, certains auteurs et auteures qui ont tenté d'expliquer l'« engouement » pour les sources orales y ont vu un effet de mode ou encore un outil de positionnement à l'intérieur de la discipline historique : « Cette qualification d'"histoire orale" n'aurait-elle pas été adoptée pour donner aux "historiens oraux" la chance d'une nouvelle discipline (nouvelle discipline veut dire nouveaux débouchés...) et un label d'avant-gardisme dans un milieu – le milieu universitaire – où l'avant-garde est valorisée, au moins en parole ? » (Schnapper 1983 : 657. Voir aussi Pollack 1987 : 12 et Létourneau 1986 : 7-30).

volonté de faire surgir une mémoire autre, souvent dérangeante, encore contestée.

Dans la première partie du présent texte, nous nous proposons d'effectuer un retour sur l'évolution de l'histoire orale et de l'histoire des femmes depuis leur apparition sur la scène historique vers la fin des années 1960 afin de faire ressortir le parallélisme de leur cheminement, la similitude des critiques dont elles ont été l'objet et d'examiner les défis qu'elles ont posés à l'histoire. Dans un deuxième temps, nous précisons ce que la pratique des sources orales nous a jusqu'ici révélé à propos du fonctionnement de la mémoire, celle des femmes en particulier, et nous verrons quelles sont les attentes qu'on peut entretenir par rapport à cette méthodologie dans la perspective d'une histoire centrée non plus seulement sur les femmes mais sur la dynamique féminin-masculin qui apparaît, aux yeux de plusieurs historiennes, comme l'objectif qu'il faut se proposer d'atteindre.

Histoire orale et histoire des femmes : des routes parallèles

C'est dans la mouvance des années 1960 que les champs de l'histoire des femmes et de l'histoire orale émergent, avec plus ou moins de vigueur selon les pays en cause. Les nombreuses remises en question de l'ordre social par les minoritaires que sont les noirs, les colonisés, les jeunes, les travailleurs et les femmes débordent en effet rapidement du terrain politique pour monter à l'assaut des disciplines des sciences de l'homme (le genre humain n'est pas encore à l'honneur); il s'ensuivra de profonds bouleversements auxquels l'histoire n'a pas échappé.

La filiation entre l'histoire des femmes et le féminisme est depuis longtemps établie. Angers et Piette estiment qu'elle est plus particulièrement liée à deux exigences du mouvement : d'une part, légitimer son existence en faisant valoir un passé commun aux femmes et, d'autre part, justifier ses revendications en insistant sur la domination séculaire dont elles ont été l'objet (1988 : 8). La tâche première est de retrouver les femmes dans l'histoire, de souligner leurs contributions, de combler les vides, bref de faire le plein de connaissances autour du thème général « les femmes dans l'histoire ». L'objectif avoué est d'alimenter les luttes présentes. Militantisme de mauvais aloi qui rend l'histoire des femmes éminemment suspecte aux yeux de la communauté historienne³.

Presque au même moment, l'histoire orale renaît⁴ en Grande-Bretagne et en Italie notamment, non seulement comme une technique particulière pour

-
3. De nombreux bilans historiographiques existent sur cette question. Parmi les plus récents, mentionnons celui de Daigle (1991). À propos des débats qui ont entouré la question de l'objectivité en histoire et plus spécialement de la contribution de l'histoire des femmes à ce débat, voir Fahmy-Eid (1991).
 4. En fait, dès les années 1940, Alan Nevin, professeur à l'Université Columbia, avait commencé à recueillir les témoignages de personnalités politiques afin de constituer des archives pour les futurs historiens et historiennes. Une telle pratique n'a pas disparu avec les années 1960, mais, à partir de cette époque, l'utilisation de sources orales visait davantage à rendre compte de l'expérience des groupes dominés en même temps qu'on a assisté à une réunification des étapes de la cueillette et de l'analyse des témoignages.

documenter le passé mais comme « un recours à une forme démocratique de pratique historique » (Joutard 1982 : 101). Dans la foulée des travaux de E.P. Thompson, de jeunes chercheurs politiquement engagés comme Raphaël Samuel entreprennent un rapprochement avec les travailleurs et leurs organisations et avec les sociétés d'histoire locale; l'objectif est d'établir des ponts entre les professionnels et les « amateurs » et d'inverser les perspectives en favorisant une histoire issue des « gens ordinaires », c'est-à-dire fondée sur leurs témoignages ou même élaborée par eux. Dans l'esprit de ses premiers adeptes, le recours aux sources orales permettait de faire surgir une histoire populaire « non seulement parce qu'elle prend le peuple pour objet mais parce qu'elle en exprime la conception » (Joutard 1982 : 160).

Tout comme pour l'histoire des femmes, cette histoire construite à partir du point de vue de ceux et de celles qui sont dominés n'a pas manqué de s'attirer méfiance et critiques. Les objections ont concerné la méthode comme telle, jugée par trop subjective, et ses visées démocratiques qui ne pouvaient que fausser la démarche. En outre, la publication *in extenso* de témoignages non traités en a fait sourciller plusieurs, le danger étant, pour reprendre la critique formulée par Jean-Pierre Rioux, « de faire revivre le passé plutôt que de l'expliquer » (1983 : 31).

Que l'on adhère ou non à certaines de ces critiques, force est de reconnaître que la prise en considération de l'expérience historique des femmes et le recours aux entrevues ont fait beaucoup pour mettre fin à une vision de l'histoire prétendument universelle et déterministe mais, en même temps, l'histoire orale et l'histoire des femmes introduisaient des pratiques qui allaient directement à l'encontre des traditions scientifiques sur lesquelles l'histoire s'était construite jusque-là. D'une part, elles prétendaient soumettre l'histoire à une cause et valoriser l'empathie des chercheurs et des chercheuses face à leur objet, tandis que, d'autre part, en ce qui concerne l'histoire orale plus particulièrement, elles opposaient le témoignage à la série statistique, l'itinéraire des individus au fonctionnement global de sociétés dont les rouages étaient censés laisser peu de place à l'initiative personnelle. Ces réalités expliquent, en partie, tout au moins l'accueil mitigé qui leur a été réservé⁵. Que valait un destin individuel en regard de milliers d'autres saisis à travers les données d'un recensement, les courbes démographiques ou économiques, l'analyse de centaines de conventions collectives ou d'actes notariés ? Comment se fier au témoin à qui on demande de relater des événements survenus plusieurs dizaines d'années auparavant ? Comment s'assurer de la validité de ses propos ? Que pouvait-on tirer d'une histoire des femmes dont les travaux parvenaient surtout à démontrer encore et toujours plus que l'histoire s'était fort bien déroulée sans elles ? Comment ne pas tenir pour suspectes les interprétations articulées autour de la dynamique de l'oppression qu'elle

5. Philippe Joutard soutient que la réticence à l'égard des sources orales proviendrait aussi du fait qu'elles remettent en cause la vision de l'histoire que les spécialistes contribuent à bâtir, soit que les gens « ordinaires » ignorent ces interprétations, soit que leurs témoignages suggèrent des analyses complètement différentes (Joutard 1982 : 178-179). Cette remarque pourrait également s'appliquer à l'histoire des femmes qui a souvent contesté des interprétations de l'histoire qui, jusque-là, faisaient l'unanimité.

proposait ? Jusqu'au milieu des années 1970 environ, ces questions ne cesseront de leur être adressées, alors même que les chercheuses et les chercheurs qui s'étaient engagés dans ces deux « mouvements »⁶ justifiaient leurs positions en se situant d'emblée en opposition avec l'histoire dominante, officielle ou académique (Pollack 1987 : 11; Fox-Genovese 1982 : 12).

En dépit des critiques qui ont entouré leurs premiers pas, l'histoire orale et l'histoire des femmes étaient là non pour vivoter en marge de l'histoire mais pour prendre une place de plus en plus considérable au sein même de la discipline. Il faut dire qu'au même moment l'histoire commençait à s'intéresser aux « mentalités » – c'est-à-dire au privé et aux pratiques quotidiennes –, ce qui, à terme, ne pouvait que favoriser l'histoire des femmes et susciter un intérêt nouveau pour le témoignage (Angers et Piette 1988 : 8-9; Joutard 1982 : 160). Par ailleurs, il faut dire également que l'histoire orale et l'histoire des femmes, aiguillonnées par leurs détracteurs mais aussi par les culs-de-sac dans lesquels elles s'étaient engagées, ont procédé à une réévaluation de leurs méthodes, à un raffinement de leurs problématiques et à une réflexion épistémologique qui ont eu pour conséquence de leur redonner une certaine crédibilité. Par un curieux retour des choses toutefois, ces réflexions ont également conduit à sérieusement mettre en doute la manière dont l'histoire se pratique et se construit. Plus que n'importe quel autre domaine peut-être, l'histoire orale et l'histoire des femmes vont susciter une production considérable de textes en forme d'interrogations, de remises en question, de bilans critiques ou proposant de nouveaux outils conceptuels et théoriques qui vont ébranler bien des certitudes et forcer l'histoire à reconsidérer ses grands paradigmes.

À un premier niveau, on s'empresse de dénoncer les silences et la subjectivité des documents écrits. Paul Thompson et Alessandro Portelli, entre autres, se sont appliqués à démontrer que l'écrit n'était pas plus « objectif » que l'oral puisque, dans bien des cas, les documents écrits ne sont rien d'autre qu'une transcription de l'oral incluant la perception des événements qu'en avait l'auteur (Thompson 1978 : 91 et suiv.)⁷. En outre, comme le souligne Portelli, à moins que l'événement ne soit le document, comme dans le cas d'un traité, il s'écoule toujours un certain laps de temps avant qu'il soit consigné; on ne peut donc affirmer que la distance temporelle est l'apanage exclusif de ce type de sources (Portelli 1981 : 96). Pour leur part, les historiennes n'ont pas été longues à remarquer que les documents écrits avaient une nette tendance soit à occulter, soit à dénaturer la contribution des femmes à l'histoire (Lerner 1981 : 172-175). Même les données provenant des recensements n'ont pas échappé à la critique générale. Thompson par exemple, rappelle que, toutes chiffrées qu'elles soient, ces données ont été obtenues par voie d'enquête et que les questions posées comme les réponses obtenues ont pu faire l'objet de nombreuses interprétations avant qu'elles soient livrées en pâture aux chercheurs et aux chercheuses sous forme de longues colonnes de chiffres et

6. En raison du militantisme qui les a fait naître, l'histoire orale et l'histoire des femmes ont souvent été qualifiées de « mouvements ».

7. L'exemple des commissions royales d'enquête est ici particulièrement éclairant. En fait, selon François Bédarida, l'atténuation entre l'écrit et l'oral est telle qu'il suggère d'employer l'expression « sources provoquées » pour désigner les sources orales (1987 : 107).

de pourcentages (Thompson 1978 : 95). Les historiennes, quant à elles, notent, pour ne donner qu'un seul exemple, le sous-enregistrement des femmes engagées dans une activité rémunérée dans les statistiques officielles, surtout lorsque celle-ci s'exerce à domicile (Lavigne et Pinard 1983 : 17).

En somme, des deux côtés, on remet à l'ordre du jour une vérité première, à savoir que les documents écrits ne sont pas neutres, non plus que leur absence ou leurs silences ne sont fortuits, en particulier lorsqu'il s'agit des femmes. Certes, les historiens et les historiennes considéraient depuis longtemps la critique des sources comme une vertu cardinale, un des rudiments du métier, mais il est évident que l'histoire orale et l'histoire des femmes ont amené une nouvelle sensibilité par rapport à cette question, la faisant rebondir sur le terrain de la construction même de l'histoire et de la notion de « fait » historique. Doit-on se priver de faire l'histoire de certains groupes ou de phénomènes sous prétexte qu'aucun document n'existe à leur sujet ? Autrement dit, les « faits » sont-ils produits par les documents ou, au contraire, par le regard et les interrogations des chercheuses et des chercheurs ? Pour l'histoire orale et l'histoire des femmes, la réponse ne faisait aucun doute. Créer sa source au moyen d'entrevues, procéder à une relecture attentive de sources conventionnelles en leur adressant des questions différentes ou encore recourir à des documents écrits de provenances diverses, leur attribuant *de facto* le statut de source, semblaient des solutions parfaitement justifiées si on voulait répondre aux questions soulevées. Ce faisant, l'histoire orale et l'histoire des femmes contribuaient aussi à rappeler l'interdépendance entre les différentes étapes nécessaires à la mise en forme de l'histoire, c'est-à-dire le choix des matériaux, des méthodes d'analyse des données et des interprétations qui pouvaient en découler (Pollack 1987 : 19).

Pour l'histoire des femmes, il ne suffisait pas de souligner l'androcentrisme des sources. Assez rapidement, ce sont les grands paramètres de l'histoire qui seront remis en cause; autant la périodisation traditionnelle, dont on a constaté l'inadéquation en ce qui concerne les femmes, que le domaine que l'histoire s'était attribué, limité à la sphère publique, et les catégories sociales, qui excluaient la variable « sexe » (Lerner 1981 : 175-177; Kelly 1984; Farge 1979). Ce que les historiennes féministes proposent désormais, ce n'est plus seulement d'examiner la contribution des femmes à l'histoire, mais « le partage qui s'est opéré entre le féminin et le masculin » (Farge 1979 : 19-20), l'interaction et même l'interdépendance entre les sphères privée et publique (Kelly 1984), ce que l'histoire avait toujours ignoré.

De son côté, l'histoire orale plaidait en faveur d'un examen attentif des itinéraires individuels. Ce qu'il faut analyser, affirment les spécialistes qui la défendent, ce sont non seulement les « grands » événements, mais aussi comment les gens les ont vécus, ce qu'ils en ont pensé. Ces phénomènes relevant de la subjectivité concernent l'histoire tout autant que les faits, soutient Portelli : ce que les gens croient est un fait (le fait qu'ils y croient) qui n'est pas sans incidence pour l'histoire, car les croyances influent sur les comportements, dictent une façon particulière d'agir ou de réagir (Portelli 1981, 1985). Leur appréhension du monde et des situations dans lesquelles ils se meuvent se traduit par des actions concrètes qui deviennent pour l'histoire autant de faits directement observables. Mais derrière ces faits se profile un processus d'évaluation et de décision dont il faut tenir compte pour véritablement comprendre les ruptures et les continuités qui forment la trame historique. Bien

plus, il faut cesser de considérer que le changement social est l'unique résultante d'une action du public sur le privé, du structurel sur le personnel, et admettre la possibilité que l'inverse puisse aussi se produire, à savoir que l'addition de milliers de décisions individuelles puisse elle aussi être porteuse de changement social, que la famille puisse, par exemple, avoir un impact sur l'économie, et non seulement l'inverse (Thompson 1980 : 261-263).

Par des chemins différents, l'histoire orale et l'histoire des femmes en sont donc arrivées à la conclusion qu'il fallait faire tomber les compartimentations propres à l'histoire classique : hommes/femmes, public/privé, économie/famille, collectif/individuel, pour mettre en relation non seulement les éléments d'une même dichotomie, mais procéder également à des analyses croisées. Considérer à la fois le travail salarié et domestique, l'économie marchande et familiale, l'itinéraire des individus et des sociétés, mais aussi cesser d'envisager les hommes comme des êtres sans attaches familiales ou les femmes comme n'ayant d'influence qu'au sein de la famille. Selon Bradbury par exemple, le militantisme ouvrier ne peut véritablement s'expliquer qu'en tenant compte non seulement des effets de la conjoncture économique sur le rapport de force patronat-syndicats, mais aussi de l'inscription des travailleurs dans la sphère familiale et de la place qu'ils y occupent en tant que mari, père, fils (1987 : 39). De même, la socialisation des enfants au sein de la famille, responsabilité confiée presque exclusivement aux femmes, n'a pas que des répercussions familiales; elle « concourt également à fonder [...] l'économie sociale future [et constitue donc] l'un des ressorts du changement social » (Thompson 1980 : 266).

L'histoire orale et l'histoire des femmes ont donc aussi en commun le fait d'avoir contribué à redonner le statut d'acteurs et d'actrices historiques à ceux et celles qu'elles étudient. Les adeptes de l'oralité recourent aux entrevues parce qu'elles et ils sont profondément convaincus que les personnes interrogées détiennent une des clefs essentielles pour comprendre et expliquer les phénomènes historiques. Les itinéraires qu'elles permettent de retracer contiennent bien sûr leur part d'inéluctable et de résignation, mais aussi de choix et de résistance. Elles permettent de mettre en évidence le jeu complexe des interactions entre les effets structurants des processus sociaux et les stratégies individuelles qui, répétées à des milliers d'exemplaires, peuvent elles-mêmes venir influencer sur ces processus. De la même manière, faire l'histoire des femmes signifie qu'on cesse de les percevoir uniquement comme des êtres formant un tout indifférencié et objectivable « la femme », « l'éternel féminin » pour reprendre des expressions consacrées, des personnes engagées dans des activités triviales parce que quotidiennes et répétitives, des personnes sans histoire parce qu'elles sont attachées à reproduire la vie (dans son sens le plus large) et que ces activités, procédant de l'ordre « naturel » des choses, n'exigent de celles qui les exercent aucun choix ni décision consciente.

En somme, l'histoire orale et l'histoire des femmes ont forcé le regard vers des réalités ignorées de l'histoire traditionnelle, élargi le nombre des facteurs pris en considération dans l'explication de grands phénomènes, mis à l'épreuve un certain nombre de présupposés et suggéré de nouvelles interprétations. De l'une et de l'autre on a dit qu'elles représentaient une véritable révolution (Angers et Piette 1988 : 15; Peneff 1990 : 74). Il s'agit maintenant de voir comment la mémoire individuelle des femmes, sollicitée par les entrevues, peut contribuer à bâtir leur histoire et, pour ce faire, de prendre la mesure des limites qu'impose cette méthodologie particulière.

La mémoire des femmes

Comme nous l'avons souligné précédemment, le recours aux sources orales a été motivé par l'urgence d'intégrer à l'histoire des groupes absents de la sphère publique et des documents écrits. Depuis, et pour reprendre l'expression de Philippe Joutard, les « territoires » de l'histoire orale se sont diversifiés. À côté de recherches visant à étudier les modes de vie ou le fonctionnement de la sphère privée – recherches généralement fondées presque exclusivement sur des entrevues –, on a assisté à une multiplication de travaux qui font appel à des témoignages sur une base uniquement complémentaire, soit que les sources documentaires soient trop évidemment subjectives, soit que l'on cherche à obtenir un point de vue inédit qui nuance la version officielle des faits, ou encore parce qu'on veut faire ressortir l'interaction du privé et du public, de la sphère familiale et de l'économie marchande. Mais quels que soient l'objet de recherche et la place accordée aux sources orales dans la démarche, ceux et celles qui se sont frottés à cette méthodologie ont rapidement constaté que l'un de ses principaux enjeux résidait dans la compréhension des différentes dimensions du travail de la mémoire.

Dans un premier temps, la principale préoccupation a consisté à établir sa fiabilité, c'est-à-dire à démontrer la capacité des personnes interrogées à se rappeler fidèlement les événements, même lorsque ceux-ci sont survenus longtemps auparavant. Pour ce faire, on a eu recours à l'expertise de psychologues et autres spécialistes du fonctionnement du cerveau dont les études se sont avérées plutôt encourageantes. D'une part, elles démontrent que c'est dans les jours suivant un événement que la mémoire rejette la plus grande quantité d'informations relatives à cet événement; par la suite, les souvenirs tendent à se fixer, ce qui signifie qu'une entrevue réalisée plusieurs dizaines d'années après le fait ne contiendra pas beaucoup plus d'omissions que si on avait interviewé la personne après seulement quelques mois. D'autre part, ces recherches révèlent également que la mémoire des personnes âgées (qui intéressent plus particulièrement l'historien et l'historienne) n'est pas moins fiable que celle de jeunes adultes, en particulier lorsqu'il s'agit de relater leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse, le vieillissement affectant en premier lieu la mémoire des événements récents (Thompson 1978 : 100-103).

Pour rassurantes qu'elles soient, ces mises au point concernant les propriétés physiologiques de la mémoire sont toutefois loin de disposer de l'épineuse question de sa fidélité. Assez rapidement en effet, on s'est aperçu que la mémoire est en réalité une « pratique », c'est-à-dire que l'acte de se souvenir n'est pas un automatisme, « une donnée transhistorique de l'ordre d'une fonction physique et naturelle » (Bertaux-Wiame 1985 : 48). En fait, mémoire et souvenirs ne sont pas équivalents; la première est une faculté, les seconds correspondent à cette faculté en acte : l'acte de se souvenir. Comme toute pratique, le fait de se souvenir est ancré dans le présent, ce qui n'est pas sans conséquence lorsqu'on utilise des sources orales. En premier lieu, cela signifie que les témoins qu'on interroge ne pourront se rappeler des événements que dans la mesure où ces derniers ont su conserver, à travers le temps, une signification particulière soit en raison de leur valeur intrinsèque pour la personne interviewée (le fait de se marier par exemple), soit parce qu'ils sont associés à des événements extérieurs mémorables (comme le fait de perdre son emploi en raison d'une crise économique majeure) (Hareven 1982 : 379). Cela

veut dire également que les témoins accorderont aux événements passés différentes significations, en fonction de leur parcours et de leur situation au moment de l'entrevue. Non pas que les faits relatés seront modifiés, mais l'appréciation ou l'interprétation des faits par les témoins pourra varier suivant les événements subséquents qui ont marqué le cours de leur vie et leur condition actuelle (Hareven 1982 : 374; Bertaux-Wiame 1985 : 51; Portelli 1981 : 102). Ainsi, Isabelle Bertaux-Wiame constatait que les propriétaires de boulangerie et les ouvriers boulangers entretenaient une vision fort différente de l'apprentissage quasi inhumain qui leur avait été imposé à leur entrée dans le métier. Alors que les propriétaires n'abordaient guère le sujet au cours des entrevues ou étaient portés à justifier sa nécessité lorsqu'on les questionnait à ce propos, les ouvriers boulangers parlaient volontiers de la dureté de l'apprentissage et de la brutalité de leurs anciens patrons (Bertaux-Wiame 1978 : 6-7). De même, le travail d'Anne-Marie Devreux sur les images des rôles parentaux a permis de constater que les souvenirs des hommes concernant les activités de leur mère dépendaient de leur participation, en tant que conjoint, aux tâches ménagères :

Parmi les hommes, ceux qui laissent apparaître leur mère dans leur récit et la représentent comme un individu en action [...] sont ceux qui pratiquent un partage du travail parental avec leur conjointe [...] Les hommes dont la mère est quasi absente du discours [...] se révèlent au contraire les adeptes d'un modèle extrêmement traditionnel de partage des rôles dans la famille.

Devreux 1985 : 61

C'est donc dire que les sources orales donnent simultanément accès non seulement aux faits mais à la signification que les témoins leur attribuent; en fait, on ne peut accéder aux faits qu'à travers la signification qui leur est conférée puisque c'est là une des conditions de la rétention des souvenirs (Bertaux-Wiame 1985a : 28).

Certains chercheurs et chercheuses considèrent que les sources orales nous en apprennent même davantage sur cette signification « subjective » que sur les faits eux-mêmes, ce qui les amène à insister sur la nécessité de corroborer les faits rapportés à l'aide de sources écrites (Portelli 1981 : 101; Hareven 1982 : 377). Sans nier la part importante des perceptions qui colorent toute entrevue, il nous semble toutefois que ce point de vue doit être relativisé. Dans certains cas en effet, la proportion de renseignements nouveaux que génèrent les entrevues peut prendre le pas sur leur contenu subjectif ou à tout le moins y équivaloir. C'est ce qui se produit le plus souvent en histoire des femmes où l'on a à déplorer un déficit d'informations assez considérable en ce qui concerne non seulement leurs perceptions mais aussi leurs pratiques; tout dépend en somme de la quantité d'informations factuelles déjà connues par ailleurs. De plus, en raison de la nature des activités que les femmes exercent dans la sphère domestique, la plupart des renseignements factuels liés à la vie quotidienne (conditions de logement, travail domestique) et aux pratiques les plus privées (recours à la contraception, relations entre conjoint et conjointe) peuvent difficilement être soumis à une quelconque vérification, du moins dans leurs manifestations individuelles, non plus qu'ils ne peuvent être assimilés *uniquement* à des réalités subjectives, ce qui les dispenserait d'un tel contrôle. En pareil cas, c'est par le recours à un questionnaire approprié, permettant la confrontation des différentes phases du discours d'un ou d'une même témoin, et

par la mise en rapport des témoignages entre eux qu'on doit chercher à valider les informations recueillies. Une autre technique consiste à comparer les résultats obtenus avec ceux d'autres enquêtes orales.

Il convient aussi d'ajouter que si la perception des événements est modifiée par les expériences ultérieures de la personne, de même que par les forces de changement à l'œuvre dans la société, une ou un bon témoin saura distinguer entre ses jugements passés et actuels (Portelli 1981 : 102; Hareven 1982 : 376-377), à la condition bien sûr qu'elle soit incitée à le faire par des questions appropriées. La conscience d'un « avant » et d'un « maintenant » sera d'ailleurs d'autant plus aiguë que le parcours aura été jalonné de transformations décisives. Ainsi, pour les femmes nées au début du siècle que nous avons interviewées à propos de la crise des années 1930, il est évident que les changements sociaux ont été nombreux et souvent radicaux : avènement de moyens contraceptifs plus sûrs, développement de modes de vie axés sur la consommation, passage d'une société fortement imprégnée du catholicisme à une société laïque, résurgence du féminisme, transformations des rapports hommes-femmes et du statut juridique de ces dernières, etc. Un contraste aussi frappant ne pouvait sans doute que favoriser une mise en opposition entre « dans ce temps-là » et « aujourd'hui », bornes temporelles auxquelles ces femmes se référaient constamment dans leurs témoignages (Baillargeon 1991b : 32-33).

Un autre aspect du fonctionnement de la mémoire doit aussi être pris en considération, à savoir le mélange de vécu et d'appris, de vrai et d'imaginaire qui hante les souvenirs des témoins et jalonne inévitablement leur discours. Dans une étude sur la Deuxième Guerre par exemple, Dominique Veillon a pu se rendre compte que les témoins avaient tendance à confondre les deux conflits mondiaux ou rapportaient, pour les avoir vécus, des événements qui, en réalité, leur avaient été racontés par leurs parents (Veillon 1987 : 53). Les mythes entourant certains grands événements peuvent aussi prendre figure de réalité chez les personnes qu'on interroge; ainsi, les femmes que nous avons interviewées au sujet de la crise avaient nettement tendance à exagérer le nombre de professionnels et de cols blancs au chômage qui « travaillaient au pic et à la pelle » ou encore parlaient d'épidémie de suicides chez ceux qui avaient été ruinés dans des transactions boursières, alors qu'en réalité le chômage a très majoritairement frappé la classe ouvrière et les « petits salariés » et que le taux de suicide n'a pas été plus élevé en 1929 qu'en 1928 (Marsh 1940 : 345-346; Galbraith 1961 : 153). Ces croyances, énoncées comme autant de vérités d'évangile, provenaient manifestement de quelques incidents propres à frapper l'imagination et qui ont fait la manchette des médias. En fait, on n'insistera jamais assez sur la nécessité d'être parfaitement renseigné sur la période ou l'événement dont on désire s'entretenir avec des témoins et sur la prudence avec laquelle on doit manipuler les informations obtenues à propos d'un événement dont le ou la témoin n'a pas été partie prenante et qu'il ou elle ne peut connaître que par ouï-dire. Rechercher dans le discours des témoins ce qu'ils et elles connaissent pour l'avoir vécu, ou ont pu apprendre par d'autres, ce qui relève d'un imaginaire collectif et du mythe est donc tout aussi essentiel pour assurer la fiabilité des sources orales.

Puisque la mémoire est une pratique, il s'ensuit bien évidemment que l'inscription dans des rapports sociaux de sexe influe sur sa construction. Si cette dernière n'a pas de sexe à proprement parler (pour reprendre le titre de l'article

d'Anne-Marie Devreux cité plus haut), elle aurait toutefois un « genre », ou à tout le moins, elle serait structurée en fonction des rôles qu'empruntent les individus-es, ceux-ci correspondant le plus souvent aux normes socialement prescrites. C'est pourquoi on a pu constater chez les femmes une grande facilité à se remémorer les faits et gestes de la vie quotidienne. La fréquence avec laquelle reviennent ces activités inscrites dans le quotidien explique sans doute partiellement leur capacité à les relater dans les moindres détails. C'est un truisme que de dire que la répétition favorise la mémorisation et quoi de plus répétitif que l'« ordinaire » du travail des femmes au sein de la famille ? Cette mémoire souvent qualifiée de « familiale » a aussi comme caractéristique de fonctionner selon des dates et des points de repère différents de l'histoire officielle. La plupart des chercheuses qui ont interviewé des femmes, en particulier des ménagères, ont pu en effet constater qu'elles reconstruisent la trame des événements en se référant aux années de naissance de leurs enfants, à la mort d'un proche ou à un déménagement, sans égards aux « grands événements historiques », à moins que ceux-ci ne soient venus perturber leur quotidien.

Les femmes ne sont toutefois pas les seules à ne pas faire mention des grands faits de l'histoire dans leurs témoignages. Certains chercheurs et chercheuses ont en effet constaté que les hommes avaient aussi tendance à carrément faire abstraction d'événements politiques marquants, à les aborder de manière succincte ou encore à s'attarder uniquement à leur impact sur la vie quotidienne⁸. Parce qu'ils étaient le fait des hommes, ces « silences » ont eu tendance à être interprétés en termes de dépolitisation des masses, d'amnésie collective, d'occultation et même de refoulement, notions dont on commence à interroger le bien-fondé. S'agit-il de véritables oublis ou d'un refus d'aborder certains sujets ? D'occultation ou d'un choix délibéré d'éviter un terrain glissant ou émotivement trop lourd ? D'indifférence à l'égard du politique ou de méfiance par rapport à une personne inconnue qui a sollicité l'entrevue ? Autrement dit, peut-on véritablement dans le cadre d'une entrevue, prétendre étudier la mémoire ? De plus en plus on a tendance à critiquer cette équation. Selon Jean Peneff, il « conviendrait [...] d'interpréter, dans une première étape, l'absence des événements qui pourrait paraître surprenante comme épisodes non déclarés [...] plutôt qu'oubliés » (1990 : 100). Peut-être conviendrait-il aussi de rappeler que les souvenirs doivent d'abord être sollicités par des questions précises si on veut faire la preuve de leur absence ; le questionnaire non directif, fréquemment utilisé entre autres par les sociologues, n'est sans doute pas le meilleur moyen d'y parvenir. Dans son étude sur les rôles parentaux à laquelle nous avons fait référence plus haut, Devreux reconnaît d'ailleurs que l'entretien non directif qui a été utilisé ne révèle pas « de défaillances de la mémoire à proprement parler mais des « trous » qui apparaissent dans l'évocation, en l'occurrence de la vie dans la famille d'origine » (1985 : 57,67).

Ces considérations sur l'oubli et l'absence amènent à nuancer la conception du « genre » de la mémoire. Si on peut présumer que les femmes, responsables du quotidien, ont plus de choses à dire sur ce chapitre, il ne

8. C'est ce qu'ont pu constater, entre autres, Luisa Passerini à propos du fascisme en Italie et Philippe Joutard en ce qui concerne le Front populaire en France (Joutard 1982 : 174; Peneff 1990 : 99, 116).

faudrait pas en conclure trop rapidement que les hommes sont complètement ignorants dans ce domaine. Comme l'a souligné Peneff, aucun des militants qu'il a interviewés « n'eut l'idée de raconter en détail la journée de son mariage, quoiqu'ils eussent été capables de le faire, et rien ne permettait de conclure qu'ils l'avaient oubliée » (1990 : 100). Mais dès lors qu'il s'agit des hommes, on a tendance à les solliciter pour parler de leur métier ou de leur engagement syndical et à laisser de côté les événements familiaux, sous prétexte qu'ils ne pourraient rien en dire. Il est pourtant évident que seuls des entretiens comportant un questionnement similaire, destiné à l'un et l'autre sexe, permettraient d'établir de quels types de souvenirs familiaux est imprégnée la mémoire des unes et des autres (Bertaux-Wiame 1985 : 48). En outre, questionner les hommes sur le quotidien et la famille représente un autre moyen de faire éclater les catégories « privé-public »; en soulignant leur appartenance à un noyau familial, réalité trop souvent ignorée en ce qui les concerne, et en faisant ressortir les souvenirs qu'ils en conservent, on en arriverait certainement à une meilleure compréhension des rapports entre sphère privée et publique, de même qu'à une connaissance plus approfondie des réseaux familiaux, des solidarités masculines à l'intérieur de la parenté, de la perception de leur rôle et de celui de leur conjointe.

Il faudrait aussi se demander si les femmes n'ont qu'une « mémoire familiale » et peut-être mieux définir de quoi il s'agit. Sous cette expression, on regroupe en effet des réalités multiples et complexes : mémoire de la vie quotidienne, des pratiques domestiques; mémoire de tout ce qui touche l'histoire de la cellule familiale, qu'il s'agisse des naissances, des décès, des déménagements, ou de tout autre fait marquant pour un ou une des membres ou pour l'ensemble du groupe familial; enfin, mémoire qui englobe la famille élargie, que ce soit la succession des générations, les secrets de famille, les grands événements qui ont jalonné son histoire, les liens qui se sont tissés et les conflits qui sont survenus entre parents. Compris dans ces deux derniers sens, la mémoire familiale est sans doute plus proprement féminine, quoiqu'une telle affirmation doive être faite sous certaines réserves puisqu'on constate une absence d'études qui permettraient la comparaison avec les hommes.

En ce qui concerne la mémoire du quotidien et des activités domestiques, les entrevues que nous avons réalisées auprès de ménagères démontrent que leurs souvenirs étaient autant imprégnés des faits et gestes qu'elles posaient au jour le jour que des réalités liées à la sphère de l'économie marchande. C'est que la plupart des responsabilités qu'elles devaient assumer à l'intérieur de la famille faisaient en sorte de les situer à la frontière même du privé et du public, ce qui ne pouvait que transparaître dans leurs témoignages. En tant que gestionnaires du budget familial, par exemple, les femmes étaient particulièrement préoccupées par les questions d'emploi, de salaire et de coût de la vie⁹. En fait, tout leur

9. Elizabeth Roberts a déjà signalé que : « For the working-class woman there was a close interrelationship between the public and private spheres of life » (1986 : 223). Pour sa part, Karen Olson, qui voulait interviewer des conjointes de travailleurs de l'acier aux États-Unis, a été en quelque sorte forcée par ces femmes de reconsidérer son projet : « I had no intention [...] to interview men, but my informants persisted in steering me away from preconceived notions of a separate female world to their own

quotidien, qu'il s'agisse des logements dans lesquels elles ont vécu, des tâches ménagères qu'elles assumaient (cuisine, achats en particulier), ou des activités rémunérées qu'elles ont exercées (le plus souvent à domicile), dépendait de l'apport monétaire de leur conjoint. Leur mémoire du quotidien ne pouvait donc faire complètement abstraction des réalités économiques extérieures à la famille et si leurs descriptions des activités ménagères étaient particulièrement précises, elles étaient souvent accompagnées de commentaires qui reliaient la nécessité de ces pratiques et de ces activités au statut économique du ménage. « Mémoire familiale », au sens particulier de mémoire des pratiques quotidiennes, doit donc être comprise, dès lors qu'il s'agit des femmes de la classe ouvrière tout au moins, dans le sens d'une mémoire centrée non pas uniquement sur la famille mais reflétant plutôt l'interrelation des sphères privée et publique¹⁰.

Ces entretiens ont également permis de constater que les cycles de vie doivent aussi être pris en considération lorsqu'on se réfère à la mémoire des femmes. Ainsi, les souvenirs liés au travail salarié, dont la plupart de nos informatrices ont fait l'expérience avant le mariage, semblaient beaucoup plus prégnants que ceux associés à l'apprentissage du travail domestique. Leur intégration au marché du travail laissait en effet la part congrue à l'apprentissage des tâches ménagères les plus complexes (cuisine et couture), et il ne faut donc guère s'étonner que ces dernières aient fait l'objet de commentaires moins nombreux et plus concis. Ce qui surprend davantage peut-être, c'est de constater à quel point les femmes de cette génération étaient mal préparées à assumer leur rôle de ménagère, alors même qu'on les destinait au mariage et à la maternité (Baillargeon 1991a).

Au-delà des formes de la mémoire, ce que les témoignages de ces femmes donnaient à voir, c'est la variété des expériences qui ont marqué leur socialisation et leurs itinéraires, et surtout le lien presque continué qu'elles ont maintenu avec la sphère publique d'où elles étaient censées être exclues. Que ce soit avant ou après leur mariage, pour une bonne partie des femmes de cette génération – celles de la classe ouvrière –, le défi consistait à se partager entre deux mondes tout en continuant de correspondre à l'image stéréotypée qu'on leur proposait comme modèle; en bref, travailler contre salaire ou rémunération et assumer en outre les tâches et les responsabilités liées au travail domestique, mais se percevoir comme des non-travailleuses. Cet écart entre les pratiques et le discours définissant l'idéal de la féminité a certes été relevé par des études se fondant sur d'autres types de sources (Lavigne et Stoddart 1983; Bradbury 1984). Les sources orales permettent cependant d'en apprécier l'ampleur et de démontrer les mécanismes qui font en sorte que se maintienne malgré tout une identité féminine centrée exclusivement sur la famille et les soins des enfants et du ménage. Apparaît alors le rôle essentiel joué par l'intégration des valeurs

conceptualization of their reality as inescapably intertwined with that of their husbands » (1991 : 190).

10. Un peu dans la même veine, Denise Lemieux constatait que, jusqu'aux années 1960, si « l'existence des femmes dans les sociétés industrielles se déroule encore largement dans la sphère de la vie privée, cette sphère n'a pas échappé entièrement aux rythmes du temps géré, par le biais des techniques mais aussi des idéologies » (1989 : 211).

associées à la féminité – dévouement jusqu'à l'abnégation et sens du devoir – et qui en constituaient le fondement. Dans la mesure où toutes les activités des femmes visaient un seul et même but, à savoir assurer le bien-être de leur famille et de ses membres, les contradictions s'en trouvaient passablement atténuées.

Comment les hommes ont-ils composé avec ces contradictions qui venaient souligner leur incapacité à se conformer à leur propre rôle prescrit par le modèle dominant de partage des responsabilités à l'intérieur de la famille ? Comment s'est opérée, tout au long de la deuxième moitié du XX^e siècle, la lente transformation du couple pourvoyeur-ménagère ? Quelle est la part de l'intégration de nouvelles valeurs, autant chez les hommes que chez les femmes, et celle des changements économiques auxquels on associe généralement l'entrée plus massive de ces dernières sur le marché du travail dans l'après-guerre ? Dans quelle mesure cette nouvelle réalité a-t-elle transformé la manière des femmes de socialiser leurs filles ? Voilà autant de questions qu'il faudrait éclaircir pour comprendre une des grandes mutations des dernières décennies.

L'utilisation des sources orales pour faire l'histoire des femmes a déjà fait ses preuves. Non seulement cette méthodologie s'est-elle avérée particulièrement bien adaptée à son objet et à ses problématiques, mais en faisant ressortir la complexité des liens entre la famille et la sphère publique et des rapports entre les sexes, elle a contribué à démontrer que l'histoire des femmes avait eu raison de s'interroger sur la pertinence de sa démarche initiale qui consistait à construire un champ historique distinct. On ne saurait toutefois minimiser les défis qu'elle a posés et pose encore aux historiennes, entre autres celui de confronter un certain nombre de nos présupposés féministes. On a depuis longtemps abandonné l'idée d'une complicité ou d'une relation égalitaire qui s'établirait entre intervieweuse et interviewée sur la seule base de leur appartenance de sexe (Van de Castele-Schweitzer et Voldman 1984 : 61; Berger Gluck et Patai 1991 : 2). Il reste encore à accepter que les sources orales nous placent devant des perceptions et des interprétations qui, même si elles sont exprimées par des femmes, sont parfois loin de faire écho à nos préoccupations actuelles (Borland 1991). Car interviewer des femmes, en particulier des femmes âgées, c'est aussi se faire rappeler que la pensée féministe et ses cadres d'analyse sont tout aussi datés que n'importe quelle grille d'interprétation utilisée dans le passé par les historiens et les historiennes.

*Denyse Baillargeon
Département d'histoire
Université de Montréal*

RÉFÉRENCES

- ANGERS, Denise et Christine Piette
1988 « Critique féministe et histoire », dans Roberta Mura (dir.), *Critiques féministes des disciplines*. Québec, Université Laval, Les cahiers de recherche du GREMF, 19 : 7-21.

BAILLARGEON, Denyse

1991a « Maîtresses de maison dépareillées ? L'apprentissage du travail domestique à Montréal au début du siècle », *Bulletin du RCHTQ*, 17, 2 : 7-22.

1991b *Ménagères au temps de la crise*. Montréal, Éditions du Remue-ménage.

BÉDARIDA, François

1987 « Interventions », *Les Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*. Paris, 4 (*Questions à l'histoire orale*) : 107.

BERGER GLUCK, Sherna et Daphne Patai (dir.)

1991 *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*. New York, Routledge.

BERTAUX-WIAME, Isabelle

1978 « L'apport de l'approche biographique à l'étude des migrations internes ». Communication présentée au 9^e Congrès mondial de sociologie, Uppsala.

1985 « Mémoire et récits de vie », *Pénélope*, 12 (*Mémoires de femmes*) : 47-54.

1985a « Between Social Scientists : Responses to Louise A. Tilly », *International Journal of Oral History*, 6, 1 : 19-39.

BORLAND, Katherine

1991 « « That's Not What I Said » : Interpretive Conflict in Oral Narrative Research », dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai (dir.), *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*. New York, Routledge : 63-75.

BRADBURY, Bettina

1984 « Pigs, Cows, and Boarders : Non-Wage Forms of Survival among Montreal Families », *Labour/Le Travail*, 14 : 9-48.

1987 « Women's History and Working Class History », *Labour/Le Travail*, 19 : 23-43.

DAIGLE, Johanne

1991 « Femmes et histoires : l'autopsie du genre d'une science de l'homme », in Anne Decerf (dir.), *Actes du colloque « Les théories scientifiques ont-elles un sexe ? »*. Moncton, Les éditions d'Acadie : 249-266.

DEVREUX, Anne-Marie

1985 « La mémoire n'a pas de sexe », *Pénélope*, 12 (*Mémoires de femmes*) : 55-68.

FAHMY-EID, Nadia

1991 « Histoire, objectivité et scientificité. Jalons pour une reprise du débat épistémologique », *Histoire sociale/Social History*, xxiv, 47 : 9-34.

FARGE, Arlette

1979 « L'histoire ébruitée », in Christiane Dufrancatet et al., *L'histoire sans qualités*. Paris, Éditions Galilée : 13-40.

FOX-GENOVESE, Elizabeth

1982 « Placing Women's History in History », *New Left Review*, 133 : 5-29.

GALBRAITH, John Kenneth,

1961 *La crise économique de 1929*. Paris, Petite bibliothèque Payot.

HAREVEN, Tamar

1982 *Family Time and Industrial Time. The Relationship Between the Family and Work in a New England Industrial Community*. Cambridge, Cambridge University Press.

JOUTARD, Philippe

1982 *Ces voix qui nous viennent du passé*. Paris, Hachette.

- KELLY Joan
1984 *Women, History, Theory. The Essays of Joan Kelly.* Chicago, University of Chicago Press.
- LAVIGNE Marie et Yolande Pinard (dir.)
1983 « Travail et mouvement des femmes : une histoire visible », in Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise.* Montréal, Boréal Express : 1-23.
- LAVIGNE Marie et Jennifer Stoddart
1983 « Ouvrières et travailleuses montréalaises 1900-1940 », in Marie Lavigne et Yolande Pinard (dir.), *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise.* Montréal, Boréal Express : 99-114.
- LEMIEUX, Denise
1989 « Du temps destin au temps géré : une conquête ou un piège pour les femmes ? », in Gilles Pronovost et Daniel Mercure (dir.), *Temps et société.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture : 205-221.
- LERNER, Gerda
1981 *The Majority Finds its Past. Placing Women in History.* Oxford, Oxford University Press.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn
1986 « L'engouement actuel pour l'étude du quotidien, des histoires de vie et des mémoires collectives. Éléments de discussion », in Jacques Mathieu (dir.), *Étude de la construction de la mémoire collective des Québécois au XX^e siècle.* Québec, Université Laval, Cahiers du CELAT, n° 5 : 7-30.
- MARSH, Leonard C.
1940 *Canadian in and out of Work. A Survey of Economic Classes and their Relation to the Labor Market.* Toronto, Oxford University Press.
- OLSON, Karen and Linda Shopes
1991 « Crossing Bondaries, Building Bridges : Doing Oral History among Working-Class Women and Men », in Sherma Berger Gluck et Daphne Patai (dir.), *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History.* New York, Routledge : 189-204.
- PENEFF, Jean
1990 *La méthode biographique. De l'école de Chicago à l'histoire orale.* Paris, Armand Colin.
- PERROT, Michèle
1982 *Histoire orale et histoire des femmes.* Paris, CNRS, Bulletin de l'Institut d'histoire du temps présent, 3.
- POLLACK, Mickael
1987 « Pour un inventaire », *Les Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, 4 (*Questions à l'histoire orale*) : 11-31.
- PORTELLI, Alessandro
1981 « The Peculiarities of Oral History », *History Workshop Journal*, 12 : 96-107.
- PORTELLI, Alessandro
1985 « Between Social Scientists : Responses to Louise A. Tilly », *International Journal of Oral History*, 6, 1 : 19-39.
- RIOUX, Jean-Pierre
1983 « L'historien et les récits de vie », *Revue des sciences humaines*, LXII, 191 : 23-31.

ROBERTS, ELizabeth

- 1986 « Women's Strategies, 1890-1940 », in Jane Lewis (dir.), *Labour and Love. Women's Experience of Home and Family, 1850-1940*. Oxford, Basil Blackwell : 223-247.

SCHNAPPER, Dominique

- 1983 « Questions impertinentes aux historiens oraux », *Commentaires*, 6, 23 : 655-660.

THOMPSON, Paul

- 1975 *The Edwardians : The Remaking of British Society*. Bloomington, Indiana University Press.

1978 *The Voice of the Past*. Oxford, Oxford University Press.

- 1980 « Des récits de vie à l'analyse du changement social », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX (*Histoires de vie et vie sociale*) : 250-268.

VAN DE CASTEELE-SCHWEITZER, Sylvie et Danièle Voldman

- 1984 « Les sources orales pour l'histoire des femmes », in Michelle Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?* Paris, Rivages : 59-70.

VEILLON, Dominique

- 1987 « La seconde Guerre mondiale à travers les sources orales », *Les Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, 4 (*Questions à l'histoire orale*) : 53-70.